

Janine Massard

Gens du Lac

roman

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES,
PAR LA VILLE DE ROLLE,
ET PAR LA VILLE D'YVERDON-LES-BAINS



REMERCIEMENTS À JEAN-FRANÇOIS CAND POUR SA RELECTURE ATTENTIVE

« GENS DU LAC »,
TROIS CENT TRENTE-CINQUIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LES COLLABORATIONS
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PEINTURE DE COUVERTURE : CHARLES CHINET
(ROLLE, 1891 - ROLLE, 1978)
ROLLE, SANS DATE (AVANT 1952)
HUILE SUR TOILE, 38 x 55 CM
© LAUSANNE, MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS
ÉCHANGE EN 1951 AVEC M^{ME} BONDANINI. INV. 1951-041
PHOTO : NORA RUPP, MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS, LAUSANNE
PUBLIÉE AVEC L'AIMABLE COLLABORATION D'AUGUSTE CHINET, ROLLE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-337-6

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

À Josiane

On n'a pas le choix. On naît d'un côté ou de l'autre du lac. Le problème n'est pas d'imiter les autres, mais de trouver les moyens qui vous permettent d'agir à l'intérieur de votre pays, afin de vous mettre d'accord avec vos idées et vos actes, dans la situation qui vous est donnée.

FRANCK JOTTERAND
Soldats de papier

DANS son entourage, on était plutôt taiseux, et pourtant Ami dit « Paulus » avait toujours su que parler n'était pas en rajouter mais défendre son opinion qui valait autant que celle d'un autre, comme il le prouvera plus tard. Il était enfant unique à une époque où le pays était pauvre, les familles nombreuses, mais lui, sans frère ni sœur, s'était senti à part, au début en tout cas, puis avait accepté la situation, entrevoyant aussi qu'il n'y aurait pour lui aucune nécessité de quitter sa bourgade au bord du lac. Observateur-né, il avait acquis l'assurance qu'un rejeton seul n'aurait pas à s'exiler pour trimer dans une de ces usines avec grandes cheminées, où l'on parlait une langue éloignée de la sienne, idiome rocailleux qui jaillissait de la gorge; il n'aurait pas non plus à traverser l'Océan pour l'Amérique. Il était du lac et, grâce à lui sans doute, n'avait jamais eu l'impression d'avoir la tête vide. Quand il partait pêcher avec son père patron, il en guettait les cadences, observait l'eau pour mieux apprendre sa

mobilité. Se signalant à elle, il s'en faisait une alliée. Loin de la rive, le paternel et lui n'étaient plus que deux personnages insignifiants, soutenus par leur bateau. Le lacustre en lui savait qu'il vivrait de la pêche : les vagues lui murmuraient l'humeur de l'eau, amicale ou colérique ; il interprétait brises et vents qui pouvaient les entraver jusqu'à la tragédie. Heureusement, papa avait un bon bateau avec une coque profonde, rassurante, pas un de ces noie-chrétien qui vous envoie par-dessus bord à la première vague sérieuse. Sur l'eau, il fallait tenir par tous les temps, lui avait dit le chef, soucieux de lui transmettre ses connaissances, en lui rappelant à quelques reprises que le lac était un élément exigeant, à respecter ; cette affirmation lui était restée, il s'en souviendra quand il verra des bancs de poissons morts flotter à la surface.

Très tôt, le garçon avait éprouvé une sorte d'excitation de son imagination, un frémissement suggéré par le lac à condition d'accueillir avec bienveillance l'inattendu qu'il décelait quand le jour disputait sa place à la nuit. Il se sentait au cœur d'un mystère dont il se demandait si une vie suffirait à le déchiffrer. Élevé à la dure comme tous ses semblables nés sans cuillère en argent dans la bouche, il avait à peine fini de pousser que, pressentant des changements d'airs, son père le réveillait dans le profond de la nuit pour relever les filets. Le gosse avait appris à dominer ses peurs quand il lui semblait que des vagues se confondaient avec des cris, ceux des âmes perdues, rejetées par un monde sans joie. Quand on est enfant on aime se raconter des histoires qui font peur. Il s'agrippait fermement à un bord, passait à l'autre, recommençait l'exercice s'efforçant de nier tout ce qui aurait pu lui paraître surnaturel : non, les

cris des mouettes n'avaient rien à voir avec ceux des noyés et pas davantage avec des démons. Il fixait la silhouette paternelle rassurante à cette heure, savait que l'auteur de ses jours ne croyait qu'à ce qu'il voyait. Il était l'infatigable arpenteur du lac, le costaud de la rame, il avait besoin de toute sa raison et non de songes puérils quand il s'agissait d'assurer la levée des filets. Le travail terminé, papa le débarquait sur un ponton près de l'école, d'où le gamin gagnait sa classe, l'estomac vide : il n'avait qu'à attendre midi pour se le remplir, maman l'avait habitué ainsi. Et que personne ne proteste, aurait-elle objecté à qui aurait osé la contrarier, les enfants doivent apprendre à plier devant les adultes pour comprendre la dure leçon de la vie.

Les deux hommes quittaient le petit port devant la maison entre deux et trois heures du matin, ramaient énergiquement, guidés par leur boussole, leur falot se soulevant et se tortillant à l'avant de l'embarcation ; l'œil entraîné à l'obscurité, ils ralentissaient dès qu'ils apercevaient les *polets*, repères flottant à la surface, faits de matériau léger, surmontés de plumes de canard. Lors des nuits claires, ils avaient l'impression d'être rendus plus vite sur place, alors que c'était simplement plus agréable que par gros temps quand il fallait bien s'accrocher pour ne pas perdre le cap, composer avec les vagues hostiles, pactiser avec les courants contraires.

De ces équipées nocturnes et précoces, Paulus avait appris à se méfier du sommeil : il se passait des choses très intéressantes la nuit quand les pêcheurs, en provenance des deux rives, se rencontraient forcément au milieu du lac, profond à cet endroit de trois

cents mètres; ils posaient ou relevaient les pics, ces filets qui descendaient jusqu'à trente mètres sous l'eau, tournaient dans les flots, s'embrouillaient aussi. Si la frontière avait un tracé précis sur les cartes de géographie, sur l'eau elle était invisible: y convergeaient Suisses et Français, Vaudois et Savoyards en droite ligne du lieu où ils vivaient, là où se trouvaient truites, féras ou corégones, hommes contraints d'agir en fonction du balancement des poissons. À force de turbiner la nuit, ils s'interpellaient d'un bateau à l'autre, s'entraidaient, identifiaient leurs filets grâce aux *polets* pour les Vaudois, *seignes* pour les Savoyards, qui par courants contraires dérivait vers l'est ou vers l'ouest, les français en Suisse, les suisses en France, ceux des Français s'emmêlant dans ceux des Suisses et inversement:

— Hé l'Ami!, voilà qu'on a vu tes *seignes* près de Thonon...

Ou encore:

— Salut Mouchet d'Anthy, voilà que nos *polets* se sont mélangés à cinq cents mètres direction est, si la boussole a pas perdu le nord! Suis-moi, qu'on aille débrouiller tout ça, c'est que ça tourne par-dessous!

Les pêcheurs entre eux parlaient de leurs préoccupations, comme leurs pères avant eux: quand on exerce le même métier on est confrères, la pratique avait fait d'eux des frères. Et, comme pour donner une suite naturelle à ces rencontres nocturnes, le père et le fils se sont engagés dès 1942 en faveur de la Résistance. Ils l'ont fait à leur façon: sans chichi, sans se vanter, n'en parlant à personne; rien ne devrait venir au jour sur ce qui se passait de nuit.

Quand ils quittaient la rive suisse, ils emportaient médicaments et nourritures et, pour le retour, embarquaient des résistants poursuivis par la Gestapo, des Juifs pourchassés ou encore des blessés. L'échange avait lieu dans ces eaux-là, parallèlement à la levée des filets. Chacun savait ce qu'il avait à faire : les fugitifs emportaient une gourde, simple précaution au cas où ils devraient rester cachés. Ils se taisaient surtout. Tout le monde se taisait pour éviter d'attirer l'attention.

D'un pêcheur de Thonon, les deux Ami n'ignoraient pas que Pierre Mendès-France, après son évasion en juin 1941, avait traversé le lac dans les mêmes conditions sauf que le passeur l'avait amené personnellement jusque sur la rive d'en face à Allaman. Cette information leur avait été murmurée par Paul, le pêcheur qu'ils connaissaient d'avant la guerre déjà ; les sachant du même bord, il avait sollicité leur aide pour les résistants du plateau des Glières. Tous trois savaient que chacun ne pensait pas pareillement, peut-être y avait-il parmi les bateaux sillonnant le lac la nuit des intrus monnayant leurs services, mais l'étendue était suffisamment importante pour le regroupement par affinité : l'obscurité, indéfectible amie, absorbait les différences et quand on parlait à voix haute c'était pour commenter la qualité de mailles des filets, celles qui tenaient, celles qui lâchaient, l'abondance ou l'insuffisance de poissons, leur taille et, au bout de cela, la nourriture convoyée vers la rive.

L'ombre et la lumière allaient ensemble : cette évidence les avait frappés dès leur entrée dans la pêche, métier d'hommes libres. Et dans le mitan des

années commencées en 1942, ils avaient vu et entendu des choses qui n'auraient pas d'explications immédiates : le regard effaré des Juifs qu'ils transportaient, les rumeurs de durcissement qui circulaient à leur encontre. Et les gourdes, pourquoi ces gourdes, semblables à celles emportées par les fugitifs, étaient-elles capturées par leurs filets et que faisaient-elles dans l'eau ? Après la guerre, ils en trouveront encore, s'en étonneront, se tairont parce qu'ils sauront que ce qui remonte du fond n'offrira pas de réponses aux questions. Intrigué, le fils pressentira des signes de trahison, sans transmettre plus loin : on se sera accoutumé au silence recommandé durant les hostilités ; on saura de surcroît que, dans les bourgades des deux bords du lac, des individus s'étaient enthousiasmés pour les Allemands.

Ami fils avait été surnommé Paulus à cause de sa jovialité et d'une ressemblance physique avec Jean-Paul Habans, un chanteur de caf' conc' célèbre sous ce pseudonyme. L'admiration que lui vouait le père l'avait poussé à apprendre plusieurs de ses chansons qu'il fredonnait en roulant les *r*, comme son modèle. Chanter lui évitait de parler.

Le garçon avait apporté très tôt la preuve que sa tête travaillait aussi bien que ses bras de rameur et, dans une bourgade où les écoliers avaient coutume de s'incliner devant le pouvoir des instituteurs, un matin de turbulence, il avait joint le geste à la parole. Agacé par le sale gamin, le maître d'école, de son pupitre perché sur un podium, l'avait sommé de prendre la porte et de s'en aller : le jeune balèze n'avait eu aucune peine à la faire sortir de ses gonds et

à l'emporter. Son air candide lui avait valu d'être ridiculisé devant la classe alors que, dans la cour, il avait fait un triomphe : les camarades avaient vu en lui un défenseur potentiel.

NÉ en 1909, Paulus avait cinq ans à la mort de Jaurès. Jeune adulte, il s'était intéressé à cet homme qu'il tenait pour un juste comme il en connaissait peu dans son entourage. De sa bourgade lacustre cernée de vignes, il percevait – malgré l'esprit conservateur du lieu, lié peut-être à son paysage aimable, émollient même –, oui, il pressentait l'accélération du monde accouchant de progrès visibles, difficiles à envisager sans paix. Il raisonnait simplement, constatant que, si l'humanité avait la possibilité d'être attirée par le bien, on ne parlerait pas de guerre, mais chaque être n'était-il pas lié au meurtre quotidien? Ni le poisson ni la viande ne se mangent sans mise à mort, constatait-il en supprimant la vie d'un brochet ou celle d'une truite.

Il prenait garde à ne pas exprimer ce qu'il palpait afin de n'irriter ni père ni mère: ses géniteurs ne voyaient leur salut que dans le travail et se méfiaient de ceux qui bavassaient haut et fort comme de ceux qui faisaient du sentiment sur l'origine de la nourriture. Et cela, il l'avait compris très tôt, le jour peut-

être où Monsieur le ministre du culte, qui régnait sur les âmes protestantes de la bourgade, avait rendu visite à ses parents pour leur rappeler ce devoir : envoyer leur fils à l'école du dimanche, le garçon devait entendre parler de Dieu. Madame et Monsieur saisissaient-ils que leur fils unique – et disant cela il les avait regardés de singulière façon –, Madame et Monsieur avaient-ils conscience que ce garçon grandissait dans un pays dont la Constitution commençait par cette invocation : « Au nom de Dieu Tout-Puissant » ? Le fils devait aider son père, il le savait, le métier de la pêche n'enrichissait pas son homme, les parents n'avaient pas toujours le temps de l'accompagner à l'église, il l'admettait, mais le Seigneur passait avant, que diable ! À son âge, l'enfant devait entendre parler de Lui, de l'amour divin et de l'âme aussi, oui l'âme, Madame et Monsieur, car à quoi serviraient les bras, s'il n'y avait derrière une origine ineffable pour les mouvoir, amen !

Les jours allaient ainsi, la religion encadrait la vie, ceux qui ne priaient pas passaient pour de dangereux progressistes tandis qu'on avait plus de considération pour un alcoolique que pour celui qui ne croyait à rien.

Après son départ, Berthe avait raconté à son mari comment, alors qu'elle allait sur ses sept ans, la femme du pasteur, qui leur parlait du Bon Dieu le dimanche après le culte, avait froncé les sourcils lorsqu'une gamine avait éclaté de rire pour une bêtise. Durant de longues années lui étaient restés en mémoire, à la manière d'un avertissement grave, le regard sombre de la dame et ces paroles : *une fille qui rit fait pleurer les anges !* Mais bon, puisqu'ils avaient baptisé leur fils, ils l'y enverraient à *leur* école du

dimanche, elle l'y accompagnerait s'il le fallait, après tout, elle y apercevrait des personnes qui la recevaient aimablement quand elle se présentait à leur porte pour proposer des poissons.

Pour le jeune garçon, l'irruption de cet homme important dans l'appartement qu'ils occupaient alors, un deux-pièces modeste, avec WC à l'étage mais eau courant à l'évier, ce qui était un progrès déjà, l'avait surtout titillé sur le sens de l'âme, et ce mot entendu et répété l'avait poussé, garçon, à tenter d'en apercevoir une, au moins une, sur le lac, ça devait être possible, surtout quand le soleil jouait avec le brouillard d'eau. Quelle âme cherchait-il donc ? La sienne, celle du lac, celle des mouettes rieuses, celle du milan qui planait avant de fondre sur sa proie ? Où se tenait-elle lorsque, par temps d'orage, il ballottait d'un bord à l'autre du bateau, chancelant parfois ? Jouait-elle à cache-cache ? Le protégerait-elle de ces gémissements sinistres, portés par des airs contraires ? Pouvait-on la découvrir sur un rayon de lune qui, sortant des nuages à cet instant, enveloppait la tête de son père en train de jeter les filets ?

Plus tard, devenu adulte, le rameur, attentif au clapotis, avait délaissé les âmes et préféré se préoccuper de ses semblables tout en fendant la surface liquide, sans histoire souvent. Les collines à l'entour, moraines infinies et non peuplées d'une ère lointaine, le rassuraient : au début était le glacier, songeait-il parfois, persuadé que chaque personne sur terre contribuait par sa présence, même humble, à laisser une trace, autant de maillons d'une chaîne commencée des siècles auparavant. Et si certains

individus dépassaient les autres d'une tête, lourde était leur responsabilité puisque d'eux dépendait l'ordonnance du monde.

Il fut toujours reconnaissant à son père de ne lui avoir jamais raconté, enfant, des histoires entortillées d'imagination sur un monde parallèle, esprits mal-faisants ou fées, autant de représentations de la peur qui auraient pu entraver le travail des pêcheurs ; quand de grosses vagues brusquement soulevaient le bateau, ce n'était pas le moment de chialer, il fallait estimer la situation, faire travailler sa tête et sa force musculaire pour diriger l'embarcation dans le bon sens.

Et puis il y a eu la guerre brouillant les habitudes des gens du lac : côté suisse, les rives étaient surveillées par les soldats territoriaux, les canots automobiles privés placés sous garde militaire, les propriétaires de barques tenus de les ramener sur la grève, tout aviron retiré. Seuls les pêcheurs professionnels avaient le droit de laisser les leurs à flot, à condition de rendre les rames inaccessibles. Plus aucun bateau ne devait être prêté, il fallait apprendre d'autres gestes, d'autres attitudes ; d'en haut, on prônait la méfiance. À la signature de l'armistice, des hommes avaient été démobilisés et les premiers réfugiés arrivaient par le Jura. L'hospitalité leur était offerte, conformément à la tradition de l'accueil, tandis que le commandant territorial conseillait à la population d'éviter toute curiosité exagérée à leur rencontre, rappelant du même coup qu'il était interdit à ceux qui les accueillaient de recevoir des armes en cadeau, fût-ce un objet militaire. Tout cela n'empêchait nullement les pêcheurs professionnels des deux rives de se rencontrer la nuit, là où évoluaient les

poissons. On leur laissait le droit d'exercer leur métier, alors ne jamais omettre de camoufler les rames à peine arrivés au port, rendre ce geste automatique, sinon ils risquaient le rappel à l'ordre par les territoriaux.

Ne pas attirer l'attention sur soi : cela, ils l'avaient compris à force de nuits.

C'est qu'ils étaient précieux, ces pêcheurs rapportant une nourriture riche en acides aminés qui déterminaient la synthèse des protéines. En période de restrictions, ça comptait.

Aux premières élections communales de la guerre, en 1941, quelques personnalités de la ville, des francs-tireurs gênés par l'*ententisme* libéral-radical, qui consistait à ne présenter aux concitoyens qu'une seule liste, avaient fondé un parti indépendant, proposant des candidats hors sérail, une audace accueillie par des *pourquoi font-ils bande à part, ne sont-ils pas heureux parmi nous, ne gagnent-ils pas suffisamment bien leur vie alors qu'ailleurs en Europe, nombreux sont ceux qui se demandent de quoi demain sera fait...* Personne n'avait vu venir cet esprit frondeur qui avait gagné les concitoyens itou puisque, brèche historique, tous les candidats de la liste des indépendants furent élus. C'est ainsi qu'Ami dit « Paulus » avait fait son entrée à l'Assemblée législative communale.

Après la guerre, il ira plus loin encore, fondant, avec d'autres travailleurs, le Parti socialiste, osant affronter les potentats municipaux cramponnés à leur gouvernail radical, effarés tout à la fois par la démission d'un ministre d'État helvétique sous la pression des Soviétiques, la présence de l'Armée rouge à Vienne et la victoire totale de la gauche socialo-communiste à l'exécutif lausannois, certains

que Staline leur en voulait personnellement et, avec lui, ces communistes dont il faudrait supporter la présence !

Des communistes dans la ville natale de Frédéric-César de La Harpe ! Sept d'entre eux siègeront ici, au Conseil législatif de notre ville, oui mon bon monsieur, sept, ô peuple ingrat prêt à faire débarquer Staline dans nos vignes pour piétiner l'héritage du chantre de notre indépendance ! Et avec eux, sept socialistes, plus fréquentables peut-être mais râleurs autant. Le « ah ! » du regret s'appesantissait, tournait en jérémiades, lamentations lugubres : quelle considération ont-ils pour tout ce que nous avons fait avant eux ? Nous nous sommes occupés du peuple, nous avons rendu l'école primaire obligatoire ! En sont-ils conscients ? Et méfions-nous, le rose est proche du rouge et avec ça c'est le souffle patriotique qui fout le camp ! Et nous, quel est notre sort ? Notre grand vieux parti effondré, notre belle entente communale minée ! Nous disparaissions de l'exécutif comme des malpropres !

« Ah ! Ces pa-pa-pa... pas patriotes... », a baragouiné l'un d'eux, si scandalisé qu'il n'avait pu terminer sa phrase, ajoutant une pointe d'aigreur comique au mécontentement général.

Heureusement, les dégâts étaient limités, la gauche n'avait pas tout écrasé comme à Lausanne, ceux du centre avaient la majorité, les sièges de l'exécutif leur reviendraient, avec eux on pouvait dialoguer sans s'énerver, on évitait la propagation rouge, et le journal local aux mains de la droite en dirait le moins possible sur ce raz-de-marée qui avait déstabilisé leur si belle entente, absente du coup de l'exécutif et pour combien de temps ?

« *Ach ! Russenschreck...* », ne pourra s'empêcher de murmurer l'un d'eux, locuteur alémanique d'origine, soucieux de l'anxiété ambiante, comme si les quatre cavaliers de l'Apocalypse, investis de leurs pouvoirs, transperçaient les nuages, traversaient la foudre, chevauchaient le lac déchaîné et brandissaient leurs ordres de mission : le premier sur son cheval blanc les menaçait de la victoire totale du communisme ; le deuxième sur son cheval rouge feu appelait à la liquidation de leur classe sociale ; le troisième sur son cheval noir leur promettait un régime de pain et d'eau, et enfin le quatrième sur son cheval blême annonçait leur fin certaine...

Cependant, le locuteur alémanique d'origine s'amusait en constatant que, au nom de la liberté de pensée, les bourgeois de la ville s'estimaient injuriés par la présence de ces communistes au législatif ; ils y tenaient à cette ville qu'ils administraient depuis des décennies et mettraient tout en œuvre pour empêcher que se répandent des propos babillards et autres caquetages discoureurs, voire tordus. Il n'y avait pas de quoi rire parce que, en France, juste à côté ou en face suivant comme on se tournait, les communistes au gouvernement faisaient la pluie et le beau temps et voilà que le maire de Thonon était un communiste, de quoi faire peur n'est-ce pas ?

Mais aussi quelle idée de penser que le pêcheur Paulus, en posture de bienveillant et natif du lieu, à la silhouette athlétique que l'on remarquait de très loin par sa démarche chaloupée, oui, c'était de lui qu'on parlait, de ce beau type bronzé, au sourire engageant, qui ressemblait à un acteur de Hollywood, alors pourquoi pensaient-ils qu'il était responsable du

brouillage local? Était-ce cela la marque de ce progrès dont tout le monde attendait les effets et qui devait changer les relations entre les hommes?

AMI père, bourru d'apparence mais débonnaire dans le fond, ne s'était jamais senti concerné par l'égalité et la société. Pour lui, l'existence dépendait de l'instinct de survie, plus ou moins développé selon les individus.

Né de parents besogneux, orphelin très jeune, il avait fait le tour des pénuries avant de tracer son sillon lui-même. Il avait tout juste quinze ans quand il était entré comme homme à tout faire dans une riche famille française, passant ses étés sur les rives du Léman non loin de l'endroit où il avait grandi et l'hiver à Paris où elle possédait une usine de pâte dentifrice. Il était travailleur, s'adaptait à toutes les situations, s'occupait des chevaux, de la cour, de la basse-cour, admirait les toilettes des dames parisiennes. Constatant qu'on pouvait lui faire confiance et qu'il était habile en de multiples domaines, la famille Colgate, puisqu'il s'agit d'elle, avait décidé de l'emmener à Paris durant les mois d'hiver où il continuait à mettre la main à toutes sortes de tâches, y compris travailler à la manufacture

et remplir des tubes de pâte dentifrice quand il le fallait, gestes à répétition, rester sur place, travailler sans que le corps bouge, non, ça, c'était pas pour lui, ces gesticulations sur place le rebutaient même ; il ne percevait en elles aucune musique d'avenir : à remplir des tubes à longueur de journée on risquait de finir entubé à son tour, et le spectacle d'ouvriers qui s'enivraient pour oublier le vertige du vide lui apportait la preuve que cette vie-là n'avait qu'un sens : travailler pour manger et boire. À Paris, il avait découvert les chansonniers et, l'un d'entre eux, Paulus, lui plaisait plus que tous les autres. Il aimait entendre leurs airs qui couraient les rues, sifflés ou fredonnés. Durant ces années-là, il avait acquis un répertoire qu'il conservera en mémoire jusqu'à ce que les gramophones s'introduisent dans les maisons.

Il avait un peu plus de vingt ans quand les Colgate, lors d'un séjour d'été, ont engagé une bonne, une très jolie jeune fille prénommée Berthe, aux cheveux marron naturellement frisés, des yeux noirs qui clignaient avec des froncements du nez quand elle souriait, comme si, à ce moment-là, elle captait toute la lumière du monde. Sa démarche surprenait : elle se déplaçait à petits pas rapides et, quand on la regardait, on avait l'impression qu'elle effleurait à peine le plancher. Elle ne pouvait paraître sans le troubler.

Comme Ami, elle faisait partie de cette main-d'œuvre qui cherchait à se placer le plus avantageusement possible, à une époque où les domestiques étaient livrés au bon vouloir de ceux qui les engageaient. Mais les Colgate étaient des gens formidables, vraiment formidables, entendait-on, chez eux on y était bien traité.

Berthe allait bientôt faire partie des employés que l'on emmenait à Paris en hiver. Un jour, apportant un message à un contremaître, et tandis qu'elle attendait une réponse, elle s'attarda un instant dans un atelier particulièrement bruyant, celui où Ami travaillait précisément, où fusaient des *nom de Dieu* à tout bout de champ. Douée d'une ouïe fine et d'une intelligence vive, elle ne put s'empêcher à un moment de lui dire, d'un ton persifleur, que cette parole vengeresse *tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* n'avait pas été prononcée en vain. Elle avait appuyé son observation par un demi-sourire et lancé vers son compatriote un regard noir, légèrement rieur, comme si elle était contente de sa trouvaille. Il avait apprécié cette façon élégante de rouspéter. Lui, économe de ses paroles, admirait cette finesse. C'était la première fois qu'il la voyait de si près : cette femme était pour lui, il l'aimait déjà. Il avait deviné chez elle des aspirations qui ressemblaient aux siennes : s'élever au-dessus du dénuement dont ils étaient issus, lui comme elle.

Dès lors, on a vu Ami et Berthe sortir ensemble, formant un couple dont l'effet de contraste n'échappait à personne : elle fine, légère, aérienne presque, comme si elle se maintenait au-dessus du sol, et lui, plus large, musclé, au regard fait pour scruter l'horizon, la démarche balancée déjà.

Si les Colgate étaient de bons maîtres et des gens civilisés, Ami n'envisageait toutefois pas de rester domestique sa vie durant : il voulait s'établir sur les bords du Léman, là où il était né, faire pêcheur comme bien des membres de sa famille, tous attirés par ces eaux accueillantes, parce que c'était là que se trouvait leur ancre. Métier de pauvres donc. Il savait qu'il devrait trimer, alors autant travailler dans le

quartier qu'on aime. Berthe s'associerait à lui, le porterait dans ses efforts, il le sentait, il émanait d'elle une force qui suscitait tous les espoirs.

Ils se sont mariés vers leur vingt-cinquième année. Ami était prêt à tous les sacrifices pour être en concordance avec la nature et avec ce lac, qui pouvait être impitoyable : il obéirait à son cycle, et son amour pour Berthe lui donnerait des forces qu'il ne se soupçonnait pas ; de l'élément on passait à l'aliment, moyennant observations, astuces et patience, mais on était libre. Les obstacles à franchir requerraient de l'attention, de nuit comme de jour, au travail et au repos, il aurait à trimer, la belle affaire ! Assis sur la grève à scruter l'eau de ses jumelles, c'était à chaque fois le même saisissement devant son extrême mobilité : elle contenait le ciel et l'air. Des froissements à la surface, des comportements indéfinissables signalaient des impatiences quelques étages plus haut. Il était face à un géant qui fronçait les sourcils : rêvait-il, ce géant, ou cherchait-il à combler d'autres bruits ? Il fallait interpréter les signes que lui envoyait l'air se faufilant sur l'eau parce qu'à n'importe quel moment pouvait surgir, comme soufflé par le diable lui-même, ce vent baptisé joran qui descend du Jura ou son rival, le redouté bornan, qui leur tombait dessus depuis la rive d'en face. Un bon pêcheur devait apprendre à deviner ce qu'il affronterait dans les heures à venir, concentration obligatoire, trouver les bons gestes, évaluer et ne pas se tromper dans l'évaluation, prévoir quand il s'arrimerait à son bateau pour s'en faire un allié, avant tout persévérer et tenir bon. L'inattention menait au danger, le possible devenait inacceptable, l'eau douce pouvait être rude, des hommes y avaient laissé leur vie.

Et tandis qu'il ramait dans la nuit pour aller lancer ses pics là où frétilaient de gros poissons, seul en ses débuts, plus tard avec son fils, lui au cœur de la ténèbre, son corps tendu, prêt à fournir tous les efforts pour extraire de l'eau cette nourriture nécessaire à la continuation de la vie, il écoutait le lac, même par gros temps et, si des gouttelettes d'eau gelaient sur ses manches, il savait qu'il touchait à l'essentiel : il échappait à cette vie qui aurait dû être la sienne en cette ère de modernité et de progrès ; une vie qui aurait été celle d'un ordinaire tendu, toujours sous pression, au service de ses dissemblables, comme ces hommes et ces femmes qui enfilait de la pâte dentifrice dans des tubes avec des gestes précis, répétitifs jusqu'à l'usure et, au bout de tout cela, un salaire qui rimait avec misère, ce gain qui, fait nouveau, symbolisait la dépendance à la chaîne humaine. Ces gestes-là, recommencés durant des heures, ne dégageaient aucun sens. C'était ça qu'il refusait et avait toujours refusé, préférant prendre des risques comme de partir seul dans la nuit, se diriger vers les profondeurs qui atteignaient quelque trois cents mètres. Il ramait, l'œil accoutumé à des obscurités qui ne se ressemblaient jamais, mû par la mobilité de tout ce qu'il discernait et qui était indicible. Il apprenait les scintillements quand la lune recouvrait le paysage d'une lumière métallique. La solitude ne lui pesait pas parce que, au bout de tout cela, il y aurait sa liberté, cette liberté qu'il avait toujours recherchée et qui ne pouvait s'accomplir qu'avec Berthe : elle comme lui braveraient les défis. L'un et l'autre se sentaient faits pour ça, et pour sa jeune femme il survolerait, seul au début et ensuite avec son fils, les obstacles, tous les obstacles. Dans les moments difficiles, il s'imaginait

en colosse affrontant la démesure. Cette pensée le portait : quand on ne croit pas aux anges, on ne peut compter que sur soi. Le pentecôtiste qui habitait la maison à l'opposé du Bois des Vernes – n'entendait-il pas qu'à son passage la chouette hululait d'effroi ? – aurait voulu lui faire gober qu'en tout cela résidait la preuve de l'existence de Dieu. Cependant, pour ceux qui travaillaient comme lui en prenant autant de risques pour une misère en contrepartie, Dieu n'était pas un bon sujet.

De sa vie d'avant la pêche, il lui restait les airs des chansonniers qui l'aidaient à ramer.

Les poissons, sa femme allait les monnayer, entiers ou découpés en filets, un panier en osier à chaque bras, tirant les sonnettes des maisons bourgeoises en priorité, elle se rendait aussi sur les marchés environnants, empruntant train ou tram s'il le fallait. Sa silhouette fine, la grâce qui émanait de toute sa personne attiraient l'attention, elle savait persuader. Où avait-elle appris ça ? Elle l'ignorait, peut-être était-elle naturellement douée pour la chose. Elle était fière d'être l'épouse d'un patron pêcheur et non celle d'un ouvrier. Elle tenait à le manifester et se rappelait, non sans une pointe de nostalgie, l'élégance des Parisiennes. Travaillant beaucoup, elle se disait que, pour elle, rien n'était trop beau. Que les autres, son fils par exemple, en pâtissent ne l'effleurait pas. Son mari l'adorait. Normal, pensait-elle, quand on a une jolie femme on la couve.

Ainsi vont les choses : telle que je suis, ce que j'ai, je l'ai mérité avec honneur, se disait-elle.

Et cette forme d'association a duré jusqu'à ce que leur fils, Ami dit « Paulus », se marie : ensuite Berthe a envoyé la jeune épouse faire les étages, à elle de

proposer les poissons désormais. Mais, dès qu'il s'agissait de personnes riches et importantes, elle se réservait la prérogative de livrer elle-même. Pour cela, elle se parait d'un chapeau assorti à des vêtements choisis avec un soin minutieux, comme si elle avait passé sa vie dans la mode. Elle montait dans le train, allait même jusqu'à Genève avec son panier. Fière d'afficher sa réussite, elle narguait le populo. Seule comptait à ses yeux l'opinion des personnes de la haute société qui appréciaient la délicatesse des ombles chevaliers ou celle des ombres.